Document généré le 17 juil. 2025 13:49

**Vie des arts**

Vie des arts

# Un peintre américain à Montréal en 1820

Jules Bazin

Numéro 66, printemps 1972

URI : https://id.erudit.org/iderudit/57918ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bazin, J. (1972). Un peintre américain à Montréal en 1820. *Vie des arts*, (66), 19–23.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# UN PEINTRE AMÉRICAIN À MONTRÉAL EN 1820

par Jules BAZIN

William DUNLAP. *Autoportrait.* Aquarelle sur ivoire; 2 po. 1/2 sur 3 (6,25 cm. x 7,5)
New Haven, Yale University Art Gallery. (Don de la Succession Geraldine Woolsey Carmalt).

Le portraitiste Dunlap, de New-York, débarqua à Montréal le 13 août 1820 (fig. 1). Son séjour dans notre ville, coupé par une courte excursion à Québec, se prolongea jusqu'au 19 octobre (1).

Peintre, commerçant, administrateur de théâtre et dramaturge, critique, romancier et historien, William Dunlap (1766-1839) a été intimement mêlé au mouvement artistique de son pays et a connu la plupart des personnages de la jeune République. Considéré comme le Vasari américain, il a fait paraître, en 1832 et 1834, *A History of the American Theatre* et *History of the Rise and Progress of the Arts of Design in the United States,* ce dernier ouvrage réédité en 1918 et 1965. Pendant presque toute sa vie, il a tenu un journal dont la partie conservée a été publiée en trois volumes par la New York Historical Society en 1930. Le voyage à Montréal fait partie des *Memoirs 26* (2).

Né à Perth Amboy, New-Jersey, William Dunlap eut une carrière fort mouvementée. Très jeune, il se destina à la peinture. En 1784, il se rendit à Londres pour étudier avec Benjamin West. Il fut un mauvais élève par une sorte de fausse honte qui l'empêchait de demander conseil et dont il se corrigea plus tard. Pourtant, il considérait West comme le plus grand peintre de son époque et lui conserva toute sa vie une vénération qui s'adressait presque autant au quaker qu'à l'artiste. A son retour aux États-Unis, en 1787, Dunlap s'adonna d'abord au portrait mais le manque de commandes et le sentiment de ses déficiences de métier l'amenèrent vite à abandonner la peinture pour s'occuper d'une boutique de porcelaine et de quaincaillerie que tenait son père. Celui-ci mourut peu après. Ensuite, Dunlap dirigea durant une quinzaine d'années les destinées du New York Theatre. Ce théâtre ayant fait banqueroute en 1805, Dunlap, pour vivre, se remit au portrait et à la miniature — par la suite, il retournera à deux reprises au théâtre. En 1815, on lui offrit le poste de payeur adjoint de la milice de l'État de New-York et, pendant deux ans, il visita le territoire auquel il était affecté. Au cours de ses déplacements, il lava une cinquantaine d'aquarelles topographiques. A sa sortie de l'armée, il décida de se faire peintre ambulant et, jusqu'aux environs de 1830, séjourna en cette qualité dans plusieurs villes de l'Est américain.

Les commandes se faisant rares à New-York, Dunlap résolut de tenter sa chance au Bas-Canada. Il ne connaissait à Montréal, semble-t-il, que le graveur William S. Leney (3) et le colonel John Finlay, adjoint en second de l'intendant général de l'armée, en poste à Lachine. Peut-être avait-il déjà eu l'occasion de faire le portrait d'un des nombreux Américains qui venaient périodiquement par affaires à Montréal et à Québec. Quoi qu'il en soit, il s'empressa, le lendemain de son arrivée, d'aller porter des lettres de recommandation au président de la Banque du Canada, Thomas Alliston Turner, et au docteur Martyn Paine qui devait s'installer plus tard à New-York et y faire une brillante carrière.

Les pages du *Diary* relatives au Canada présentent un double intérêt : d'une part, Dunlap nous met au courant de ses activités picturales à Montréal et tient des propos qui nous amènent à nous poser des questions sur les oeuvres d'art et sur les artistes du cru; d'autre part, en visiteur averti, il ne manque pas de faire des observations pertinentes sur le pays et sur ses habitants. Dans le présent article, je me contente de rapporter ce qui tient à l'art et aux artistes.

Suivons d'abord l'activité profes-

sionnelle de Dunlap pendant son séjour en notre ville. En arrivant, il était descendu à la City Tavern, rue Saint-Paul. Il eut quelque mal à se trouver un atelier et dut se loger au Mansion House, un « splendid » hôtel aménagé par John Molson dans la vaste demeure que sir John Johnson avait construite sur l'emplacement précédemment occupé par le château de Vaudreuil. Il y resta jusqu'au 12 septembre, moyennant $13 par semaine, puis déménagea chez William Annesley, encadreur et marchand de miroirs et de gravures de la rue Notre-Dame, à l'angle de la rue de la Fabrique (côté ouest de la place Jacques-Cartier), qui ne demandait que $5. Dix jours après son arrivée, le peintre fit paraître, dans le *Canadian Courant*, l'annonce suivante: « Wm. Dunlap, portrait painter from New York, will exercise his profession for a few weeks in Montreal. Specimens of his painting may be seen at the Mansion-House Hotel, from 9 o'Clock until three. » Dans le même journal ainsi que dans le *Montreal Herald*, il préviendra le public de son déménagement.

Son premier client fut Samuel Barrett, quincaillier de la rue Saint-Paul, que le docteur Paine lui présenta. La veille, cependant, il avait mis en train un portrait de George IV, qui venait de monter sur le trône (4). Commencé le 23 août, le portrait de Barrett fut terminé le 31; il excita la plus grande admiration chez tous ceux qui le virent, et le docteur Paine tomba presque en pâmoison. Comme Barrett et sa femme étaient devenus de grands amis, le peintre se contenta de £25. Quant au portrait du roi, c'est Joseph Bouchette, de passage à Montréal, qui l'avait retenu, sans doute dans un élan de loyalisme. Quand Dunlap, lors de son voyage à Québec, lui apporta le tableau, Bouchette se fit passablement tirer l'oreille avant de régler pour $16, un exemplaire de sa *Description Topographique* et quelques cartes (5). Un second portrait de George IV, déposé dans le cabinet de lecture du libraire Henry H. Cunningham, rue Saint-Paul, rapporta $50. Ce même Cunningham présenta à Dunlap un nouveau client en la personne de Robert Griffin, caissier — un poste important à l'époque — de la Banque de Montréal (6). Cette fois, il est question d'une miniature, peinte pour le prix de £30.

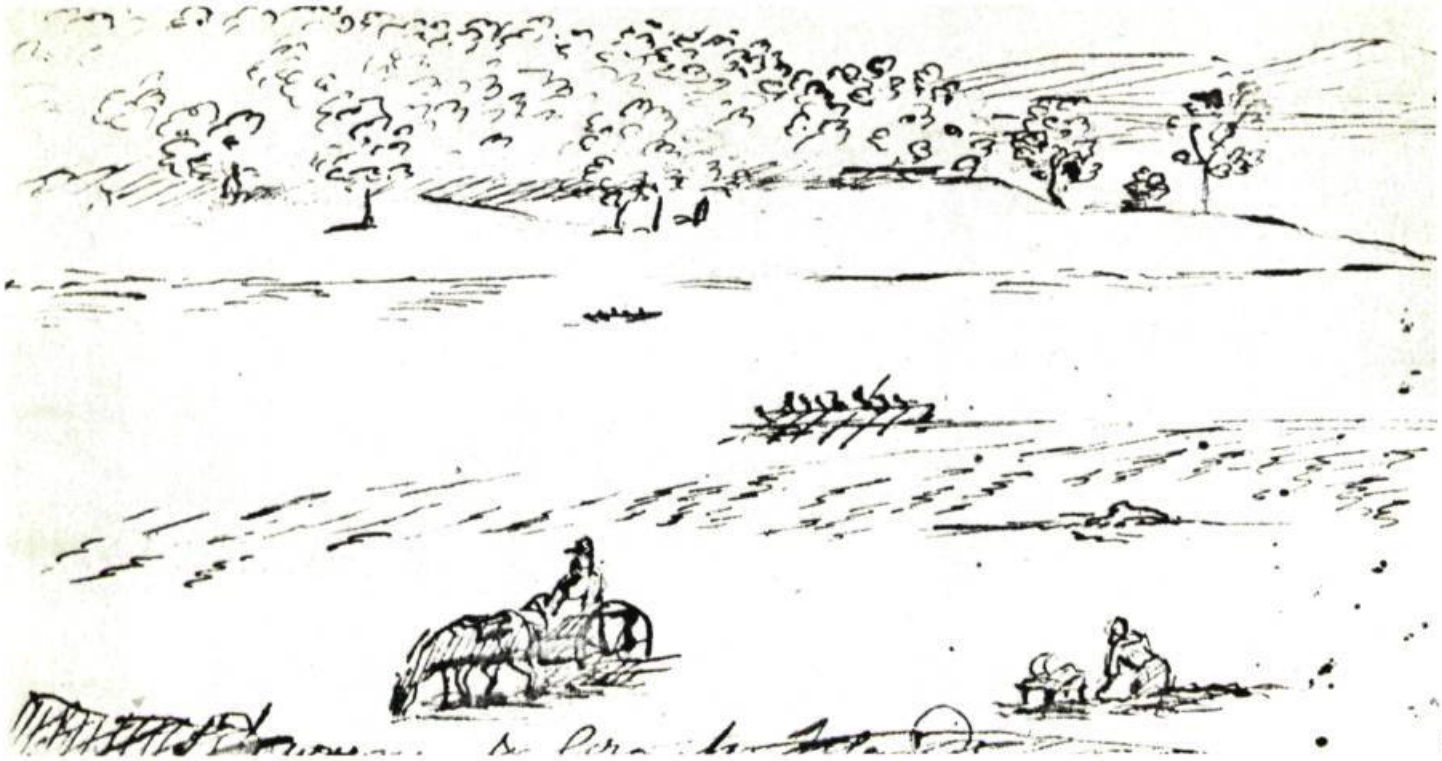
Le 1er septembre, George Moffat (7), commanda à Dunlap une copie du portrait d'un ami du nom de McKenzie, qu'il paya £50 (8). Il y avait déjà dans notre ville plusieurs familles de ce nom, mais je crois qu'il s'agit de Robert McKenzie, décédé le 15 décembre 1819, à l'âge de 56 ans. Riche marchand, il habitait une vaste maison en pierre de la rue Saint-Antoine, la plus fashionable du Montréal d'alors. Enfin, dans la seconde quinzaine de septembre, Dunlap peignit pour £30 le portrait du révérend John Bethune, pasteur anglican de la Christ Church, rue Notre-Dame (9).

Je n'ai pas pu retrouver les tableaux énumérés jusqu'ici mais le dernier ouvrage de Dunlap à Montréal fait maintenant partie de la collection du Musée McCord (fig. 2). C'est un portrait de la famille McGillivray que J. Russell Harper, ancien conservateur du musée, a attribué avec grande vraisemblance — mais avec une hésitation bien justifiée — à William von Moll Berczy (10). A l'origine, le tableau représentait William McGillivray (11) revenant de la chasse avec son chien. Sa femme, assise sur un banc rustique tient sur elle un petit enfant qui tend les mains vers un pluvier (?) que lui présente son père; un petit chien de luxe complète la composition (12). La description de Dunlap ne laisse aucun doute. Son travail consista à effacer la figure de McGillivray et à la repeindre dans la position assise. Pour mesurer l'ampleur des modifications apportées au tableau et des repeints postérieurs, il serait nécessaire de le radiographier mais, comme Dunlap demanda $120 pour son travail — qu'il n'obtint d'ailleurs pas sans quelques marchandages —, on peut supposer que les retouches furent considérables. L'ouvrage a été habilement exécuté car, même prévenu, il est impossible de retrouver les raccords. Il convient d'ajouter que même le visage de McGillivray est dans le style de Berczy.

Trois des visiteurs de Dunlap lui avaient donné à entendre qu'ils lui confieraient du travail: le fils de Samuel Hedge, quincaillier, désirait faire faire le portrait de son père; Jean-Roch Rolland, avocat, celui de son père, le magistrat François Rolland, et enfin, Samuel Gerrard, de la maison Richardson, Forsyth & Co., son propre portrait. Mais il ne fut pas donné suite à ces projets. Malgré ces manques à gagner, Dunlap a tiré environ $500 de son séjour de deux mois au Canada. Il s'y était fait de bons amis et y avait noué, dans le monde des affaires, de fort utiles relations. Il n'est donc pas étonnant que dans son autobiographie il exprime le souhait — qui ne devait pas se réaliser — de revenir à Montréal.

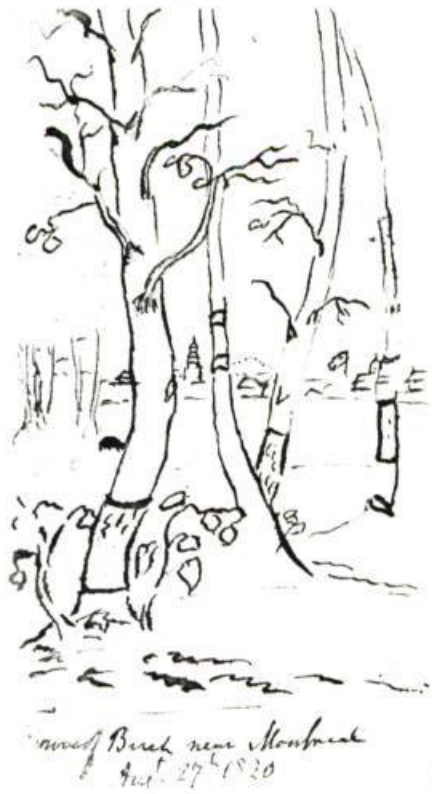
Les personnes que Dunlap a le plus fréquentées pendant son séjour furent le Dr Paine, les Barrett et Annesley, et il fut un visiteur assidu de l'établissement d'Henry H. Cunningham, papetier-libraire de la rue Saint-Paul, qui tenait aussi une bibliothèque et un cabinet de lecture. Grand marcheur, Dunlap fit de longues promenades, notamment avec William Thomson, de l'Intendance, qui était bon dessinateur et s'y connaissait en art. Dunlap dit dans son Journal que Thomson manifestait la plus vive admiration pour le *Jeune taureau* du Musée de La Haye par Paul Potter et prend la peine de transcrire la liste des moulages des marbres Elgin qu'il lui avait fournie, avec leur prix et même le coût de l'emballage. Il voit aussi une demoiselle Smith, jeune convertie au catholicisme qui dirige une grande école de filles et s'adonne en amateur à la peinture, « clever copies of poor pictures », ainsi que Mme Chartier de Lotbinière, qui l'invita à venir voir ses peintures et sur lesquelles il reste malheureusement muet. William McGillivray lui montre un beau portrait de lui par Gilbert Stuart (13), un portrait de son frère Simon peint en 1818 par sir Martin Archer Shee (14), des tableaux représentant un *Ange* et *Sainte Cécile accompagnée par des anges.* La veille de son départ, il alla voir chez des gens qu'il ne nomme pas un beau pastel de Copley (15) représentant une *Tête de femme* rendue avec beaucoup de largeur et de simplicité.

Pendant son séjour au Canada, Dunlap visita plusieurs églises et l'Hôtel-Dieu de Montréal. Imposante, Notre-Dame ne renferme que de mauvaises peintures, et la décoration de la voûte, que Dulongpré avait peinte et qui était grandement admirée, n'est même pas mentionnée. L'église anglicane est un édifice simple et élégant (c'est Berczy qui en avait donné les plans); le prédicateur (John Bethune ?) est assez bon, l'orgue, excellent et l'organiste (William W. Andrews fils), bon, les fidèles, clairsemés. Dans l'église de Laprairie, il retrouve les mêmes méchantes peintures et statues qu'à Notre-Dame, la même décoration d'un faux luxe criard. Dans la cathédrale de Québec, un tableau de l'*Annonciation* est digne de remarque (il provenait de la Collection Desjardins et était attribué à Jean II Restout, 1692-1798). En nombreuse compagnie, Dunlap se rendit à l'Hôtel-Dieu, où les religieuses, les « Black Nuns », en plus de soigner les malades, fabriquent des paniers à ouvrages, des pelotes à épingles et autres colifichets. Tous les tableaux de la chapelle sont



2

3



4

très mauvais (s'agit-il de ceux de Pierre Le Ber ?), à l'exception d'un *Couronnement de la Vierge* (sans doute l'*Assomption* attribuée à Jean Jouvenet par Gérard Morisset), que Dunlap trouve très habile, et un gobelin représentant la *Nativité.* Toujours à propos des peintures de sainteté, Dunlap dit qu'il est allé voir « some miserable paintings sent from France to sell to the churches here ». Cette petite phrase apporte du nouveau. Les peintures en question appartenaient sans doute à la Collection Desjardins (16) et devaient être exposées au Séminaire, car l'abbé Joseph Desjardins était en relations épistolaires suivies avec M. Michel Le Saulnier, curé de la Paroisse. Comme la vente de la collection durait depuis trois ans et que les meilleurs tableaux avaient été enlevés, il doit s'agir des invendus, à moins, ce qui n'est pas sûr, que ces « miserable paintings » aient fait partie du second envoi — celui de 1820 — dont on ignore le contenu.

A la date du 20 septembre, le Journal contient la notation suivante : « De Lampré & Berzy are the painters who have preceded me here, the first has been to see me, he now declines painting portraits, & paints large Historical pictures for the R. C. Churches at 100 dollars a piece, the other who had some little merit as a painter is dead. These are two others here beneath notice.» Ce constat, un saisissant raccourci de l'état de la peinture à Montréal à cette époque, nous fournit aussi une date *ante quem* pour les activités de Louis Dulongpré comme portraitiste (17). La plupart de ses portraits ne sont pas datés mais quelques-uns ont été sûrement peints après 1820, ne seraient-ce, entre autres, que ceux de messire Antoine Girouard, fondateur

2. *Le Saint-Laurent et l'île Sainte-Hélène vus de l'hôtel Mansion House.*

3. *La Maison McTavish.*

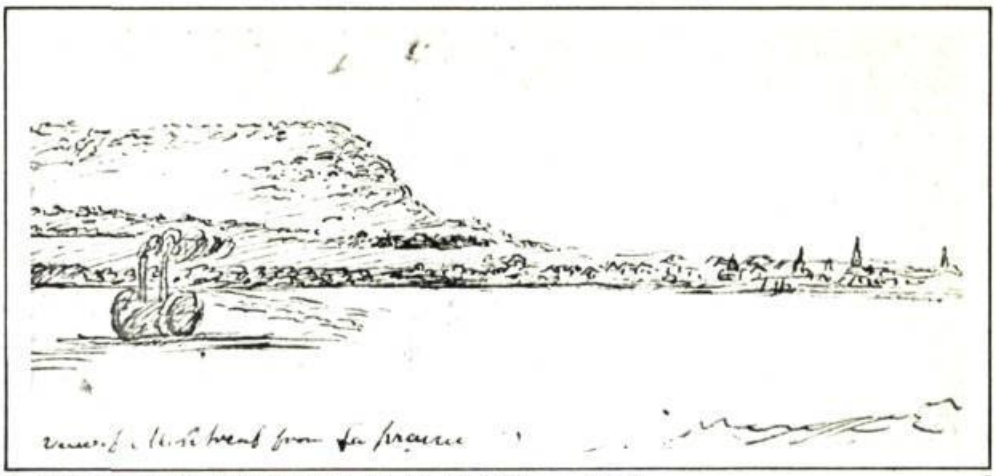
4. *Vue prise des environs du Bd Dorchester, près du Bd Saint-Laurent. De g. à dr.: Le réservoir installé sur la citadelle, le clocher de l'église N.-D.-de-Bonsecours, le mât du pavillon du Champ-de-Mars, la prison et le palais de Justice; au fond, la montagne de Chambly.*

du Collège de Saint-Hyacinthe, qui sont de 1826. Par ailleurs, il est bien amusant d'apprendre que Dulongpré, à l'instar de Légaré, de Plamondon et d'autres, après avoir fait des copies de certains tableaux de la Collection Desjardins, peignait des tableaux religieux d'après gravures, et on peut se demander si l'*Élection de saint Mathias*, peinte en 1811 pour l'église du même nom, doit toujours être tenu comme une composition originale.

Il est bien dommage que Dunlap ne donne pas les noms des deux peintres qu'il trouve indignes d'attention. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut que faire des suppositions. Joseph Morand, ancien apprenti de Dulongpré — et neveu de sa femme, je pense — était mort en 1816. De peintres connus, il ne reste que Louis Dulongpré fils (1794-1833) et Yves Tessier (1801-1847) puisque Jean-Baptiste Roy-Audy ne *montera* à Montréal qu'en 1821. A moins qu'il s'agisse de peintres étrangers de passage en notre ville.

Une note amusante pour finir. Pendant le séjour de Dunlap à Montréal, un autre artiste américain ambulant s'y amena, le miniaturiste Anson Dickinson (18), qui était au pays depuis 1818. Le 23 septembre paraissait, dans le *Canadian Courant*, l'annonce suivante: « Miniature Painting. — A. Dickinson, from New York, will pursue his profession a short time in Montreal. Specimens of Painting to be seen at Mrs. Babuty's, St. Jean Baptiste-Street. » Dickinson eut même les honneurs d'un articulet dans la page éditoriale du *Montreal Herald* du 26 septembre, où il est dit que « several persons acquainted with that art pronounce them (les miniatures) to be well executed » et que « any person wishing to see his Paintings, will be gratified with a sight of them ». Il n'est pas possible que Dunlap ait ignoré la présence de ce concurrent à Montréal, mais il n'en fait absolument aucune mention. Pourtant, il le connaissait très bien puisque, dans la notice qu'il lui a consacré plus tard dans son ouvrage, il dit qu'il était en 1811 le meilleur miniaturiste de New-York mais que, depuis, « he has led a wandering, irregular life, without credit to himself or his profession ». Ceci est tout à fait dans la ligne de pensée de Dunlap, qui estimait que l'artiste doit toujours tenir une conduite à la mesure de son talent ou de son génie. ■

English Translation, p. 81



6

5. Wilhelm von Moll BERCZY. *La Famille McGillivray*, 1805. (Huile; 48 po. ¼ sur 36⅜ (120 cm x 90). Montréal, Musée McCord. (Ekta. Gabor Szilazi)

6. William DUNLAP. *Montréal vu de Laprairie.* Dessin à la plume; 3 po. ⅖ sur 6 1/10 (8,5 cm. x 15,5).

NOTES

1. Je tiens à remercier M. Jean-René Ostiguy de m'avoir fait connaître la venue de Dunlap à Montréal.
2. Ce petit carnet, parsemé de croquis à la plume, mesure un peu plus de 6 pouces sur près de 3½. Il est conservé — avec cinq autres — dans la Beinecke Rare Book and Manuscript Library de la Bibliothèque de l'Université Yale, à New Haven. Le Conservateur de l'American Literature Collection, M. Donald Gallup, m'a aimablement autorisé à publier les dessins de Dunlap. De même, la Yale University Art Gallery m'a permis de reproduire son autoportrait en miniature.
3. D'origine écossaise, William Satchwell Leney naquit à Londres, en 1769. Avantageusement connu comme graveur au pointillé, il émigra aux États-Unis vers 1805 et s'associa avec William Rollinson dans la gravure des billets de banque. Fortune faite, il se retira au Canada et acquit à la Longue-Pointe une vaste terre maintenant rattachée au domaine de Saint-Jean-de-Dieu. A Montréal, il ne pratiqua son art qu'épisodiquement. Il mourut le 26 novembre 1831.
4. D'après une gravure du portrait du Prince Régent par Thomas Phillips qu'il s'était sans doute procurée chez Annesley.
5. *Description Topographique de la province du Bas Canada, avec des remarques sur le Haut Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique.* Londres, W. Faden, 1815. In-8 de XV-664-LXXXVI (88) p. Portrait, cartes, vues, plans, etc. L'ouvrage est dédié au Prince Régent (le futur George IV). Neveu de Samuel Holland (1728-1801), Joseph Bouchette (1774-1841) lui succéda en 1804 comme arpenteur du Bas-Canada. Dans son *Essai de bibliographie canadienne*, Philéas Gagnon rapporte que "quelques personnes généralement bien renseignées" prétendent que Bouchette aurait *utilisé* un ouvrage de statistiques sur les Canadas que Berczy voulait publier à New-York et qui serait demeuré introuvable après sa mort.
6. Dunlap ne donne presque jamais le prénom des personnes dont il parle. Toutefois, j'ai lieu de croire que « Mr. Griffin » est bien Robert Griffin et non le notaire Henry Griffin, qui exerça à Montréal de 1812 à 1847.
7. Né en Angleterre, George Moffatt (1787-1865) vint au Canada en 1801. Après avoir terminé ses études à Sorel, il s'établit à Montréal et entra dans une importante maison commerciale dont il prit éventuellement la direction. Membre du Conseil Législatif en 1830, du Conseil Spécial en 1838 et du Conseil Exécutif, l'année suivante, il fut député de Montréal de 1841 à 1847. Il joua un rôle considérable dans les événements de 1837-1838.
8. Malheureusement, Dunlap ne mentionne pas le nom de l'auteur de l'original; il se contente de dire que le tableau mesurait 31 pouces sur 25.
9. Fils d'un pasteur presbytérien, John Bethune (1791-1872), né dans le Haut-Canada, fut ordonné ministre anglican en 1814. Quatre ans plus tard, il fut choisi comme recteur de la Christ Church. Premier principal du Collège McGill en 1835, il devint doyen du chapitre du nouveau diocèse de Montréal, créé en 1850. Il a joué un rôle de premier plan dans les affaires religieuses et charitables de notre ville.
10. Wilhelm von Moll Berczy naquit en Saxe en 1749. Son père le destinait à la diplomatie mais il préféra voyager. En Italie et en Angleterre, il acquit quelques notions de peinture. En 1792, il établit une soixantaine de colons allemands à Genesee, dans l'État de New-York, mais, comme la colonie ne donna pas les résultats attendus, il essaya, trois ans plus tard, de l'installer dans la commune de Markham, près de Toronto. Là aussi, il éprouva des difficultés inextricables et, pour subvenir aux besoins de sa famille, se mit au portrait et au tableau religieux. Il mourut à New-York en 1813.
11. Né en Écosse vers 1764, William McGillivray passa au Canada en 1784. Il entra à l'emploi de la Compagnie du Nord-Ouest. En 1804, à la mort de Simon McTavish, son oncle, il devint directeur en chef de la compagnie. Il fut nommé membre du Conseil Législatif en 1814. Il avait épousé, en 1800, Magdeleine McDonald of Garth, qui lui donna au moins six enfants et mourut en 1810 (son acte d'inhumation ne figure pas dans les registres de l'état civil de Montréal, mais le 6 mars, elle avait donné naissance à un garçon). McGillivray est mort à Londres en 1825.
12. Cette enfant est sans doute Ann Maria McGillivray, née le 19 mai 1805 (deux soeurs plus âgées étaient mortes quelques jours après leur naissance). On peut en déduire que le portrait a été peint en 1805 ou au tout début de 1806.
13. Gilbert Stuart (1755-1828), le plus grand portraitiste américain. McGillivray n'aimait pas son portrait parce qu'il trouvait que son habit avait été peint avec négligence. Stuart soignait en effet la tête de ses modèles, tenant le reste pour accessoire. Il y a, au Musée McCord, le portrait d'un McGillivray. C'est peut-être une copie du tableau de Stuart ou de celui de Shee.
14. Martin Archer Shee (1769-1850), né à Dublin, fit carrière à Londres et devint, en 1830, président de la British Academy.
15. John Singleton Copley (Boston, 1737-Londres, 1815). Ce pastel aurait été fait à Boston, en 1770.
16. Cette collection comprenait environ 120 tableaux expédiés de France en 1816 par l'abbé Philippe Desjardins à son frère Joseph, alors chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec. La plupart de ces peintures avaient été enlevées des édifices religieux de Paris et des environs pendant la Révolution; le reste, outre quelques portraits, provenait d'Italie et de Belgique. Gérard Morisset a publié dans le *Canada Français*, entre septembre 1933 et octobre 1936, une série de quatorze articles sur cette collection.
17. On a toujours dit que le lieu de naissance de Louis Dulongpré était Saint-Denis, près de Paris. Les registres des baptêmes des cinq paroisses de cette ville sont muets à cet égard, et je pense qu'il est né à Paris. Son acte de mariage, à Notre-Dame de Montréal, le 5 février 1787, le dit âgé de 28 ans. Il serait donc né en 1759. A sa mort, à Saint-Hyacinthe, le 26 avril 1843, il aurait été âgé de 89 ans, ce qui fixerait la date de sa naissance à 1754. Dulongpré a peint, au cours d'une longue vie, un grand nombre de tableaux religieux, des scènes de genre et, selon un chroniqueur, plus de 3500 portraits.
18. Né à Litchfield (Conn.), en 1780, Anson Dickinson mourut à Hartford, dans le même État, en 1852.